

VII

L'HIVER. — LA NÉVA

Depuis quelques jours la température s'était sensiblement refroidie; toutes les nuits il gelait blanc, et le vent du nord-est avait balayé, sur la place de l'Amirauté, les dernières feuilles rougies des arbres. L'hiver, quoique tardif pour le climat, s'était mis en marche des régions du pôle, et au frisson de la nature, on le sentait approcher. Les gens nerveux éprouvaient ce vague malaise que cause aux organisations délicates la neige suspendue en l'air, et les isvochtchiks qui n'ont pas de nerfs, il est vrai, mais possèdent en revanche un instinct atmosphérique infaillible comme celui de l'animal, levaient le nez vers le ciel estompé d'un immense nuage gris-jaune, et pré-

paraient joyeusement leurs traîneaux. Cependant la neige ne tombait pas, et l'on s'abordait avec quelques observations critiques sur la température, mais d'un genre tout différent de celui dans lequel les philistins des autres contrées rédigent leurs lieux communs météorologiques. A Saint-Pétersbourg on se plaint de ce que le temps n'est pas assez rigoureux, et en regardant le thermomètre on dit : « Eh quoi ! il n'y a encore que deux ou trois degrés au-dessous de zéro ! Décidément les climatures se dérangent. » Et les personnes d'âge vous parlent de ces beaux hivers où l'on *jouissait* de vingt-cinq ou trente degrés de froid, à dater du mois d'octobre jusqu'au mois de mai.

Un matin pourtant, en levant le store de notre fenêtre, nous aperçûmes à travers les doubles carreaux humides de la buée nocturne un toit d'une blancheur étincelante se détachant sur un ciel d'un bleu léger où le soleil levant dorait quelques nuages roses et quelques flocons de fumée blonde; les saillies architecturales du palais qui faisait face à notre maison étaient accusées par des lignes d'argent, comme ces dessins sur papier de couleur qu'on rehausse de blanches touches de gouache, et sur le sol s'étalait, comme une doublure d'ouate, une épaisse couche de neige vierge, où n'étaient

encore empreints que les pieds étoilés des pigeons, aussi nombreux à Saint-Pétersbourg qu'à Constantinople et à Venise. — L'essaim, tachant de gris-bleu ce fond de blancheur immaculée, sautillait, battait des ailes, et semblait attendre avec plus d'impatience que de coutume, devant la boutique souterraine du marchand de comestibles, la distribution de graines qu'il leur fait chaque matin avec une charité de brahmine. En effet, quoique la neige ait l'air d'une nappe, les oiseaux n'y trouvent pas leur couvert mis, et les ramiers avaient faim. Aussi quelle joie lorsque le marchand ouvrit sa porte ! La bande ailée fondit familièrement sur lui, et il disparut un moment dans un nuage emplumé. Quelques poignées de grain lancées au loin lui rendirent un peu de liberté, et il souriait, debout sur son seuil, de voir ses petits amis manger avec une avidité joyeuse, faisant voler la neige à droite et à gauche. Vous pensez bien que quelques moineaux non invités profitaient de l'aubaine, effrontés parasites, et ne laissaient pas tomber à terre les miettes du festin ; il faut bien que tout le monde vive.

La ville s'éveillait. Des moujiks allant aux provisions, leurs karzines en copeau de sapin sur la tête, enfonçaient leurs grosses bottes dans la neige

non encore battue, et y laissaient des traces comme de pieds d'éléphant ; quelques femmes, un mouchoir noué sous le menton, enveloppées de leur paletot piqué comme une courte-pointe, traversaient la rue d'un pas plus léger, brochant d'un mica argenté le bas de leur jupe. Des messieurs en long manteau, le collet relevé par-dessus les oreilles, passaient allégrement, se rendant à leurs bureaux, quand parut tout à coup le premier traîneau conduit par l'Hiver en personne, sous la figure d'un isvochtchik, coiffé d'un bonnet de velours rouge à quatre pans avec un bord de fourrure, vêtu d'un cafetan bleu doublé en peau de mouton, et les genoux couverts d'une vieille peau d'ours. Attendant la pratique, il flânait assis sur le siège de derrière de son traîneau, et conduisait par-dessus le strapontin, avec de gros gants dont le pouce seul était séparé, son petit cheval de Kazan qui, de sa longue crinière, balayait presque la neige. Jamais, depuis notre arrivée à Saint-Pétersbourg, nous n'avions eu la sensation de la Russie aussi nette ; c'était comme une révélation subite, et nous comprimes aussitôt une foule de choses qui, jusque-là, étaient restées obscures pour nous.

Dès que nous avons aperçu la neige, nous nous

étions habillé à la hâte ; à la vue du traîneau nous endossâmes notre pelisse, chaussâmes nos galoches, et une minute après nous étions dans la rue criant selon l'habitude : *Isvochtchik ! isvochtchik !*

Le traîneau vint se ranger près du trottoir, l'*isvochtchik* enjamba son siège, et nous nous insé-
râmes dans la caisse remplie de foin en croisant bien les pans de notre pelisse et en ramenant la couverture de peau sur nous. L'installation du traîneau est très-simple. Figurez-vous deux barres ou patins de fer poli dont le bout antérieur se recourbe en pointe de soulier chinois. Sur ces deux barres une légère armature de fer fixe le siège du cocher et la boîte où se place le voyageur ; cette boîte est ordinairement peinte en couleur d'acajou. Une sorte de tablier, qui s'arrondit en se renversant comme un poitrail de cygne, donne de la grâce au traîneau et protège l'*isvochtchik* contre les parcelles de neige que fait voler devant lui comme une écume d'argent le frêle et rapide équipage. Les brancards s'adaptent au collier ainsi que dans l'attelage du *drojky*, et opèrent leur traction sur les patins. Tout cela ne pèse rien et va comme le vent, surtout quand la gelée a durci la neige et que la piste est faite.

Nous voilà partis pour le pont d'Anischkow, tout au bout de la Perspective Nevsky. Cette désignation de but nous était venue à l'esprit seulement parce que la course était longue, car nous n'avions rien à dire de si bonne heure aux quatre chevaux de bronze qui en décorent les culées, et puis nous étions bien aise de voir la Perspective poudrée à frimas, en grande toilette d'hiver.

On ne saurait croire combien elle y gagnait : cette immense bande d'argent déroulée à perte de vue entre cette double ligne de palais, d'hôtels, d'églises, rehaussés eux-mêmes de touches blanches, produisait un effet vraiment magique. Les couleurs des maisons roses, jaunes, chamois gris de souris, qui peuvent paraître bizarres en temps ordinaire, deviennent d'un ton très-harmonieux repiquées ainsi de filets étincelants et de paillettes brillantes. La cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, devant laquelle nous passâmes, s'était métamorphosée à son avantage ; elle avait coiffé sa coupole italienne d'un bonnet de neige russe, dessiné ses corniches et ses chapiteaux corinthiens en blanc pur, et posé sur la terrasse de sa colonnade demi-circulaire une balustrade d'argent massif pareille à celle qui orne son iconostase ; les marches qui conduisent à son portail étaient couvertes

d'un tapis d'hermine assez fin, assez moelleux, assez splendide pour que le soulier d'or d'une czarine s'y posât.

Les statues de Barclay de Tolly et de Kutusov semblaient se réjouir sur leurs piédestaux de ce que le sculpteur Orlovski, connaissant le climat, ne les eût pas costumées à la romaine, et les eût, au contraire, gratifiées de bons manteaux de bronze. Par malheur, l'artiste ne leur avait pas donné de chapeau, et la neige leur poudrait le crâne de sa froide poudre à la maréchale.

Près de Notre-Dame-de-Kazan, traversant la Perspective sous un pont, passe le canal Catherine; il était pris entièrement, et la neige s'entassait aux angles du quai et sur les marches des escaliers; une nuit avait suffi pour tout figer. Les glaçons que la Néva charriait depuis quelques jours s'étaient arrêtés, entourant d'un moule transparent les coques des bateaux rangés dans leurs gares.

Devant les portés, les dvorniks, armés de larges pelles, déblayaient le trottoir et disposaient sur la voie la neige amoncelée, comme les tas de cailloux sur le macadam. De tous côtés arrivaient les traîneaux, et, chose bizarre, en une nuit, les drojkys, si nombreux la veille, avaient totale-

ment disparu. On n'eût pas rencontré dans la rue un seul exemplaire de ce véhicule; il semblait que du soir au lendemain la Russie, retournée à la civilisation la plus primitive, n'avait pas encore inventé l'usage des roues. Les rosposniks, les télégas, tous les instruments de charroi glissaient sur des patins; les moujiks, attelés par une cordelette, tiraient leurs karsines sur des traîneaux microscopiques. Les petits chapeaux à forme évasée s'étaient éclipsés pour faire place aux bonnets de velours.

Quand la trace est bien faite et que la gelée a consolidé la neige, on ne se figure pas l'immense économie de force que produit le trainage: un cheval déplace sans peine, et avec une célérité double, un poids triple de celui qu'il pourrait enlever dans les conditions ordinaires. En Russie, la neige est, pendant six mois de l'année, comme un chemin de fer universel dont les blancs railways s'étendent dans toutes les directions et permettent d'aller où l'on veut. Ce chemin de fer d'argent a l'avantage de ne rien coûter du tout la verste ou le kilomètre, prix de revient fort économique auquel n'atteindront jamais les ingénieurs les plus habiles; c'est peut-être pour cela que les voies ferrées n'ont tracé encore que deux ou

trois sillons sur l'immense territoire de la Russie.

Nous revînmes à la maison très-satisfait de notre course. Après avoir déjeuné et changé en cendres un cigare, sensation délicieuse à Saint-Pétersbourg, où il est défendu de fumer dans les rues, sous peine d'un rouble d'amende, nous allâmes nous promener à pied sur le bord de la Néva, pour jouir du changement de décoration. Le grand fleuve que nous avons vu quelques jours auparavant étaler ses larges nappes plissées par leur fluctuation perpétuelle, moirées par des jeux de lumière toujours nouveaux, sillonnées par un mouvement sans repos de navires, de barques, de pyroscaphes, de canots, et ruisseler vers le golfe de Finlande, vaste lui-même comme un golfe, avait totalement changé d'aspect; à l'animation la plus vivace, succédait l'immobilité de la mort. La neige était étendue en couche épaisse sur les glaçons soudés, et entre les quais de granit s'allongeait, aussi loin que portait la vue, une blanche vallée d'où s'élançaient, çà et là, de noires pointes de mâts, au-dessus des barques à moitié ensevelies. — Des piquets et des branches de sapin indiquaient des trous pratiqués dans la glace pour y puiser de l'eau, et marquaient, d'une rive à l'autre, le chemin à suivre sans danger, car

déjà les piétons traversaient, et l'on préparait les descentes de planches pour les traîneaux et les voitures; mais des chevaux de frise les barraient encore, la glace n'étant pas assez solide.

Pour mieux embrasser le coup d'œil, nous allâmes nous placer sur le pont de l'Annonciation, plus ordinairement désigné sous le nom de pont Nicolas; nous en avons déjà dit quelques mots dans notre arrivée à Saint-Pétersbourg. Cette fois, nous eûmes le loisir d'examiner en détail la charmante chapelle élevée en l'honneur de saint Nicolas le Thaumaturge, au point où se réunissent les deux parties mobiles du pont. C'est un délicieux petit édifice, dans ce style byzantin moscovite qui convient si bien au culte grec orthodoxe, et que nous voudrions voir généralement adopté en Russie. Il consiste en une sorte de pavillon en granit bleuâtre, flanqué à chaque angle d'une colonne à chapiteau composite, cerclée au milieu d'un braccélet, et striée de cannelures, non pas droites, mais brisées en haut et en bas. Le socle double, et supportant le pilier d'une arcade, est taillé en pointe de diamant. Trois baies sont découpées sur trois des faces du monument, dont le mur de fond resplendit d'une mosaïque en pierres précieuses représentant le saint patron de la cha-

pelle, drapé de la dalmatique, le nimbe d'or derrière la tête, un livre ouvert à la main, et entouré de figures célestes en adoration. Des balcons de serrurerie, richement travaillés, ferment les deux arcades latérales; celle de la façade, où aboutit un escalier, donne accès dans la chapelle. La corniche, historiée d'inscriptions en caractères slaves, ponctuées d'étoiles, a pour acrotère une série d'ornements en forme de cœurs qui ont la pointe en l'air, et alternent avec des découpures en dents de loup. Le toit, en pyramidion côtelé d'une nervure sur chaque carré, est tout couvert d'écaillés d'or. Il porte à sa pointe un de ces clochetons moscovites à renflement qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des oignons de tulipe, tout étoilés d'or et terminés par une croix grecque, le pied fiché dans un croissant ayant lui-même pour support une boule. Ces toits dorés nous plaisent singulièrement, surtout lorsque la neige les saupoudre de sa limaille argentée et leur donne l'air de vieux vermeil dont la dorure serait à moitié partie. Ce sont alors des tons d'une finesse et d'une rareté incroyables, des effets absolument inconnus ailleurs.

Une lampe brûle nuit et jour devant l'icône. En passant près de la chapelle, les isvochtchiks

réunissent leurs guides dans une main pour soulever leur bonnet et faire des signes de croix. Les moujiks se prosternent sur la neige. Des soldats et des officiers disent une prière avec un air extatique, immobiles, nu-tête, dévotion méritoire par douze ou quinze degrés de froid; des femmes montent l'escalier et vont baiser les pieds de l'image après maintes génuflexions. Ce ne sont pas seulement, comme vous pourriez le croire, les gens du peuple, mais aussi les gens comme il faut; personne ne traverse le pont sans donner un signe de respect, un salut au moins au saint qui le protège, et les kopeks pleuvent dans les deux troncs placés de chaque côté de la chapelle; mais revenons à la Néva.

A droite, si l'on regarde vers la ville, l'on aperçoit, un peu en arrière du quai Anglais, les cinq clochers pointus de l'église des Gardes à cheval, avec leur or légèrement glacé de blanc; plus loin, la coupole de Saint-Isaac, pareille à la mitre constellée de diamants d'un roi mage, l'aiguille brillante de l'Amirauté, et le coin du palais d'Hiver; au fond et plus sur la gauche, jaillissant d'une île du fleuve, la flèche si svelte et si hardie de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, dont l'ange d'or étincelle dans un ciel de turquoise traversé

de veines roses, au-dessus des murs bas de la forteresse. A gauche (nous parlons toujours comme si nous tournions le dos à la mer), la rive ne découpe pas si richement l'horizon avec des dentelures d'or ; il y a moins d'églises de ce côté et elles sont plus reculées dans l'intérieur de Vasili-Ostrow, — c'est ainsi qu'on nomme ce quartier de la ville. Cependant les palais et les hôtels qui bordent le quai offrent de longues lignes monumentales qu'accentue heureusement la neige. Avant le pont de la Bourse, l'Académie, grand palais d'architecture classique, renfermant une cour ronde dans son enceinte carrée, descend au fleuve par un escalier colossal, orné de deux grands sphinx d'Égypte à tête humaine, surpris et frissonnant de porter sur leur croupe de granit rose des caparaçons de frimas ; l'obélisque de Roumiantzov darde sa pointe au milieu de la place.

Si, passant par le pont de la Bourse, vous regagnez l'autre rive et que, longeant le palais d'Hiver et l'Ermitage, vous remontiez le fleuve jusqu'au palais de Marbre, un peu avant le pont de Troitski, et que là vous vous retourniez, vous découvrez un nouvel aspect qui vaut qu'on le contemple : le fleuve se divise en deux bras qui forment la grande et la petite Néva, entourant une

île dont la pointe opposée au fil de l'eau — quand l'eau coule — est décorée d'une manière architecturale et grandiose.

A chaque angle de l'Esplanade, qui termine l'île de ce côté, se dresse une sorte de phare ou plutôt de colonne rostrale en granit rose, avec des proues de navires et des ancres en bronze, surmontée d'un trépied ou fanal d'airain, et s'élevant sur un socle où s'adossent des statues assises. Entre ces deux colonnes d'un bel effet se dessine la Bourse, qui est, comme chez nous, une contrefaçon vague du Parthénon, un parallélogramme entouré de colonnes. Seulement ici elles sont doriques au lieu d'être corinthiennes, et le corps du bâtiment dépasse l'attique de la colonnade qui l'encadre, présentant un pignon triangulaire comme un fronton grec, où s'ouvre une large baie cintrée obstruée à demi par un groupe sculptural posé sur la corniche du portique. A droite et à gauche se font symétrie l'Université et la Douane, édifices d'architecture régulière et simple. Les deux phares, par leur silhouette gigantesque et monumentale, relèvent à propos les lignes un peu froides et classiques des bâtiments. Dans le bras de la petite Néva se massent, pour l'hivernage, les navires et les barques dont les

mâts dégrés hachent les fonds de leurs lignes menues. A présent, à ce dessin sommaire sur papier gris de perle; ajoutez quelques rehauts de blanc vif, et vous aurez un croquis assez agréable à coller dans votre album.

Aujourd'hui, nous n'irons pas plus loin; il ne fait pas chaud sur ces quais et ces ponts, où souffle un vent qui vient tout droit du pôle. Chacun y marche d'un pas plus rapide. Les deux lions placés au débarcadère du palais impérial semblent avoir l'onglée et ne retenir qu'avec peine la boule posée sous leur griffe.

Le lendemain, c'était sur le quai Anglais et la Perspective un Longchamp de traîneaux de maîtres et de calèches découvertes. Cela semble singulier dans une ville où les froids de quinze ou vingt degrés ne sont pas rares, qu'on aille si peu en voiture fermée. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que les Russes montent en *careta*, et cependant ils sont frileux. Mais la pelisse est une arme contre le froid, qu'ils savent si bien manier qu'avec elle ils se rient de temps à geler le mercure. Ils n'en passent qu'une manche tout au plus, et la tiennent étroitement fermée en insérant la main dans un petit gousset pratiqué sur le devant. C'est un art de porter la pelisse, et l'on n'y parvient pas

tout de suite; un Russe, par un mouvement imperceptible, lui donne du jeu, la croise, la double et la serre autour de son corps comme un maillot d'enfant ou une gaine de momie. La fourrure conserve pendant quelques heures la température de l'antichambre où elle est accrochée et vous isole complètement de l'air extérieur; dans la pelisse vous avez dehors le même nombre de degrés de chaleur que chez vous, et si, renonçant à la vaine élégance du chapeau, vous mettez une casquette ouatée ou un bonnet en peau de castor, vous n'êtes plus empêché par un bord importun de relever le collet dont le poil se trouve alors en dedans. Votre nuque, votre occiput, vos oreilles sont à l'abri. Votre nez seul, pointant entre deux cloisons fourrées, s'expose aux intempéries de la saison; mais s'il blanchit, on vous en avertit charitablement, et en le frottant d'une poignée de neige, on lui rend bien vite son rouge naturel. Ces petits accidents n'arrivent que par les hivers exceptionnellement rigoureux. De vieux dandys, rigides observateurs des modes de Londres et de Paris, ne pouvant se résigner à la casquette, se font fabriquer des chapeaux qui n'ont pas de bord par derrière mais une simple visière seulement, car il ne faut pas penser à garder son collet rabattu. La bise

ferait sentir à votre col découvert le fil de sa lame glacée, aussi désagréable que le contact de l'acier au col du patient.

Les femmes les plus délicates ne craignent pas de se promener en calèche et de respirer pendant une heure cet air glacé, mais sain et tonique, qui rafraîchit les poumons oppressés par la température de serre chaude des maisons. On ne discerne que leur figure rosée au froid ; tout le reste n'est qu'un entassement de pelisses, de manchons, où l'on aurait peine à démêler une forme ; sur les genoux s'étend une grande peau d'ours blanc ou noir dentelée d'écarlate. La calèche ressemble de la sorte à un bateau comblé de pelleteries d'où émergent quelques têtes souriantes.

Confondant les traîneaux hollandais avec les traîneaux russes, nous nous étions figuré tout autre chose que la réalité. C'est en Hollande que glissent sur les canaux gelés ces traîneaux à formes fantasques de cygne et de dragon ou de conque marine, contournés, tarabiscotés, dorés et peints par Hondekoeter ou de Vost, dont on a précieusement conservé les panneaux, attelés de chevaux avec pompons, plumets et clochettes, mais plus souvent poussés à la main par un patineur. Le traîneau russe n'est pas un joujou, un objet de

luxé et d'amusement, servant pendant quelques semaines, mais un outil d'usage journalier et d'utilité première. Rien n'a été changé à sa forme nécessaire, et le traîneau de maître est semblable de tout point, comme principe de structure, au traîneau de l'isvochtchik. Seulement le fer des patins est plus poli et d'une courbe plus gracieuse, la caisse est en acajou ou en treillis de cannes ; la garniture du siège en maroquin capitonné, le tablier en cuir verni ; une chancelière remplace le foin : une fourrure de prix, la vieille peau rongée des mites ; les détails sont plus soignés et plus fins, voilà tout ; le luxe consiste dans la tenue du cocher, la beauté du cheval et la vitesse de l'allure. Comme au drojky, l'on attelle souvent au traîneau un second cheval de bricole.

Mais le sublime du genre, c'est la troïka, un véhicule éminemment russe, plein de couleur locale et très-pittoresque. La troïka est un grand traîneau qui peut contenir quatre personnes se faisant face, plus le cocher ; elle est attelée de trois chevaux. Celui du milieu, engagé dans les brancards, a le collier et le cintre de bois (douga) arrondi au-dessus du garrot ; les deux autres ne tiennent au traîneau que par un trait extérieur ; une courroie lâche les rattache au collier du limonier. Quatre guides

suffisent pour conduire les trois bêtes, car les deux chevaux extérieurs ne sont dirigés que par une seule rêne en dehors; rien n'est plus charmant que de voir une troïka filer sur la Perspective ou la place de l'Amirauté, à l'heure de la promenade. Le limonier trotte en steppant droit devant lui, les deux autres chevaux galopent et tirent en éventail. L'un doit avoir l'air farouche, emporté, indomptable, porter au vent, simuler des écarts et des ruades : c'est le *furieux*. L'autre doit secouer sa crinière, s'encapuchonner, faire des courbettes, prendre des airs penchés, toucher ses genoux du bout de ses lèvres, danser sur place, se jeter à droite et à gauche, au gré de ses gaietés et de ses caprices : c'est le *coquet*. Ces trois nobles coursiers, avec leurs têtiers à chaînettes de métal, leurs harnais légers comme des fils, où brillent çà et là comme des paillettes de délicats ornements dorés, rappellent ces attelages antiques qui traînent sur des arcs de triomphe des chars de bronze auxquels ils ne tiennent par rien. Ils semblent jouer et gambader au-devant de la troïka, d'après l'impulsion de leur propre volonté. Le cheval intermédiaire a seul l'air un peu sérieux, comme un ami plus sage entre deux compagnons folâtres. Vous pensez, sans qu'on vous le dise, qu'il n'est pas facile de

maintenir ce désordre apparent dans une grande vitesse, quand chaque bête tire avec une allure différente. Quelquefois aussi le *furieux* joue son rôle tout de bon, et le *coquet* se roule sur la neige. Il faut donc, pour mener une troïka, un cocher d'une habileté consommée. Quel charmant sport! nous sommes surpris qu'aucun gentleman rider de Londres ou de Paris n'ait la fantaisie de l'imiter. Il est vrai que la neige ne dure pas assez en Angleterre et en France

Comme le traînage se maintenait, au bout de quelques jours apparurent les coupés, les berlines et les calèches sur patins. Ces voitures, dont on a retiré les roues, ont une physionomie étrange. On dirait des caisses d'équipages inachevés posées sur des tréteaux; le traîneau a infiniment plus de grâce et de cachet.

A voir les pelisses, les traîneaux, les troïkas, les voitures à patins, et le thermomètre descendre chaque matin d'un ou deux degrés, nous pensions l'hiver définitivement établi; mais les vieilles têtes prudentes habituées au climat exécutaient des nulations sceptiques, et disaient : « Non, ce n'est pas l'hiver encore. » — Et, en effet, ce n'était pas l'hiver, le vrai hiver, l'hiver russe, l'hiver arctique, comme nous le vîmes bien plus tard!